

Nous sommes tous des exilés

L'Énéide

Aurélie Olivier

Number 127 (2), 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23831ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Olivier, A. (2008). Review of [Nous sommes tous des exilés : *L'Énéide*]. *Jeu*, (127), 31–34.

Nous sommes tous des exilés

Les bourses accordées par le Conseil des arts et des lettres du Québec prouvent une fois de plus leur utilité dans l'enrichissement du patrimoine artistique de notre province. C'est en effet l'une d'elles qui a permis à Olivier Kemeid de partir en résidence d'écriture au Centre national des écritures du spectacle (CNES) à la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon en 2007, et d'y écrire *l'Énéide*, qu'il a mise en scène à l'Espace Libre à l'automne de la même année. Bien qu'il ait conservé le titre de l'épopée de Virgile, ce n'est pas une adaptation que nous propose Kemeid, mais plutôt une réécriture contemporaine, à l'aune de son histoire personnelle.

L'Énéide

TEXTE ET MISE EN SCÈNE D'OLIVIER KEMEID, D'APRÈS VIRGILE. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : STÉPHANIE CAPISTRAN-LALONDE ; DÉCOR ET ACCESSOIRES : JASMINE CATUDAL ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; COSTUMES : ROLAND FABRE ; MUSIQUE ET ENVIRONNEMENT SONORE : PHILIPPE BRAULT, ASSISTÉ DE LIU-KONG HA. AVEC OLIVIER AUBIN (CORÈBE, ROBERT, LE COMPATRIOTE, ACHÉMÉNIDE, UN TAGGEUR, LE GÉNÉRAL, LE VIEIL HABITANT), MARIE-JOSÉE BASTIEN (BÉROÉ, L'HÔTELIÈRE, LA SYBILLE, ALLECTO), SIMON BOUDREAU (HECTOR, ANCHISE, LE RAMASSEUR, LE CHEF DE CLAN), EUGÉNIE GAILLARD (CRÉUSE, LUCIE, L'AGENTE D'IMMIGRATION, LA VIEILLE ÉDENTÉE, LAVINIA), GEOFFREY GAQUÈRE (ACHATE), JOHANNE HABERLIN (PYRGO, HÉLÈNE, ÉLISSA) ET EMMANUEL SCHWARTZ (ÉNÉE). PRODUCTION DES TROIS TRISTES TIGRES, PRÉSENTÉE À L'ESPACE LIBRE DU 29 NOVEMBRE AU 19 DÉCEMBRE 2007.

Une histoire d'exil

L'œuvre de Virgile raconte la légende d'Énée, fils d'Anchise et de la déesse Vénus. Fuyant Troie en flammes avec sa famille, il erra pendant sept ans par les terres et les mers, affrontant mille épreuves avant de trouver un lieu où s'établir, l'Italie, et d'y fonder une ville, Rome. Largement inspirée de *l'Iliade* et de *l'Odyssée* d'Homère, l'œuvre de Virgile inspira à son tour des générations d'artistes et de poètes, parmi lesquels Kemeid. L'auteur québécois ne s'en cache pas : il n'a pas pu lire *l'Énéide* autrement qu'à travers le prisme de son histoire familiale¹. Son grand-père a en effet quitté l'Égypte après le coup d'État de 1952 pour venir s'installer au Québec, un exil qui fait désormais partie de la mythologie familiale des Kemeid, histoire maintes fois racontée, déformée, revisitée.

De l'épopée de Virgile, Kemeid n'a gardé que la trame et le nom de certains personnages, dont Énée, le héros (Emmanuel Schwartz), Créüse, sa femme (Eugénie Gaillard), Achate, son ami (Geoffrey Gaquère), et Anchise, son père (Simon Boudreau). Libéré de l'hexamètre dactylique, il a découpé son récit non en douze chants, mais en cinq parties (« Le feu », « L'eau », « La terre », « Sous la terre », « Le sang »), qu'il a résolument situées au XXI^e siècle. À la quête désespérée d'une terre où s'établir se superposent ainsi des vacances dans un tout-compris à la plage, une confrontation avec une agente d'immigration, des camps de réfugiés, un voyage en train, une rencontre

1. « J'oserais dire que j'ai mal lu *l'Énéide*. C'est-à-dire que je l'ai lue uniquement par le prisme de ce qui est arrivé à la famille de mon père. » Tels sont les mots d'Olivier Kemeid, cités par Christian Saint-Pierre dans son article intitulé « Retour aux sources », *Voir*, 29 novembre 2007.

avec un graffiteur, un squat dans un immeuble désaffecté, etc. Conserver les noms des personnages antiques pourrait sembler étrange dans ce contexte, mais ce choix présente l'avantage de ne suggérer aucune nationalité pour les personnages de par la simple consonance de leurs noms. *L'Énéide* de Kemeid ne se situe nulle part, ce qui lui confère un caractère universel.

Des hommes ordinaires dans une situation extraordinaire

Virgile a souvent été taxé de complaisance à l'égard de l'empereur Auguste, qui lui commanda l'épopée comme une ode à la gloire de Rome et de la sienne propre, à travers l'héroïque personnage d'Énée. Une théorie récente² indique que Virgile aurait en fait dressé un portrait bien peu reluisant d'Énée/Auguste grâce à un système de double écriture (*cacozelia latens*), fait d'inversions et de substitutions volontaires, qui révélerait sa véritable pensée. L'Énée de Kemeid, quant à lui, est ouvertement un antihéros, un homme ordinaire dans une situation extraordinaire, placé malgré lui à la tête d'un groupe, hésitant, doutant, se trompant, cherchant les conseils de son défunt père pour savoir quelle route emprunter. C'est une des qualités de la pièce que d'avoir évité l'écueil du manichéisme. Chacun des personnages de la pièce réagit différemment à la tragédie et passe par toutes sortes d'états et de sentiments : colère, désir de revanche, lutte, résignation, désespoir, folie. Si la réflexion de l'auteur sur l'exil et sur l'immigration est généralement suggérée à travers les situations vécues par les personnages, certaines scènes versent toutefois un peu trop dans le militantisme, ce qui leur fait perdre en puissance, notamment le discours d'Anchise dans les enfers et celui d'Achate dans le camp de réfugiés.

Faire cohabiter le comique et le tragique

Malgré le caractère éminemment tragique des événements auxquels sont soumis les « héros », Kemeid a intégré dans sa pièce plusieurs passages comiques, dans lesquels l'incapacité de la société occidentale à faire face à la misère ou au drame est dénoncée avec vigueur. Ainsi, les exilés croisent-ils la route de vacanciers paniquant à leur vue, et d'une gérante d'hôtel qui ne les voit pas comme des êtres humains mais comme un problème à régler. « Je ne suis pas une organisation humanitaire », répond-elle ainsi, pleine de candeur, à Anchise qui lui avoue n'avoir pas mangé depuis des jours. S'il a laissé tombé les dieux du récit antique, l'auteur suggère que les dieux des affamés, ce sont ceux qui possèdent tout, que les dieux des sans-terre, ce sont ceux qui délivrent les visas. La scène de l'agente d'immigration est particulièrement percutante. Entrant laborieusement en scène assise sur une chaise à roulettes, poussant devant elle son bureau, elle semble consacrer toute son énergie à une tâche tout à fait vaine. Le téléphone sonne : elle ne répond pas. À quoi bon ? Elle a beau le leur expliquer de mille et une façons, ces gens-là, les réfugiés, persistent à ne pas vouloir comprendre sa problématique à elle : le règlement ! « Je suis désolée Élissa il va falloir être patiente [...] je ne peux pas vous délivrer un permis de travail tant que votre statut n'est pas officialisé.

2. Théorie développée par Jean-Yves Maleuvre, que l'on retrouve sur son site Web : <<http://virgilmurder.org>>.





Il faut me comprendre Éliissa³. » Pas de doute, le cynisme de Kemeid fait mouche.

Une théâtralité assumée

Présenter une épopée au théâtre entraîne évidemment un défi de taille : celui de la multiplicité des lieux et des personnages. La mise en scène de Kemeid est à ce titre une grande réussite. À l'instar de Wajdi Mouawad dans *Littoral*, il a confié à une équipe composée de sept jeunes comédiens la tâche d'incarner vingt-sept personnages de tous âges. Constamment sur scène, ceux-ci changent de costume sous nos yeux et regardent avec nous les scènes dans lesquelles ils n'interviennent pas. Pour tout décor, une estrade de bois et deux grandes bâches qui pendent du plafond. Au sol, du sable, évoquant aussi bien une plage, des ruines, la terre battue des catacombes, et celle des camps de réfugiés. Dans cet environnement dépouillé, quelques accessoires et des jeux de lumière suffisent à créer un nouveau lieu. Les éclairages d'Étienne Boucher sont d'ailleurs de toute beauté. La scène est à moitié plongée dans l'ombre, avec des halos de lumière derrière les bâches. Les bleus évoquent la mer ; les

L'Énéide, texte et mise en scène d'Olivier Kemeid, d'après Virgile. Spectacle des Trois Tristes Tigres, présenté à l'Espace Libre à l'automne 2007. Sur la photo : Geoffrey Gaquère, Emmanuel Schwartz et Marie-Josée Bastien. Photo : Romain Fabre.

oranges, les flammes ; les rouges, l'enfer ; des flashes rapides, un train qui passe. Quelques minces faisceaux sont dirigés sur les comédiens, ce qui exige d'eux beaucoup de précision dans leurs placements. Tout au long du spectacle, la réalité, évidemment impossible à reproduire, est tantôt suggérée, tantôt purement déconstruite : une boule de papier en feu évoque la ville incendiée, les comédiens racontent qu'ils courent tout en demeurant obstinément immobiles, un combat sanglant se déroule sans le moindre contact physique entre les protagonistes, etc. Du début à la fin, on apprécie ainsi infiniment le pouvoir de la suggestion. On regrette d'autant plus que, lorsque Énée se rend aux enfers à la recherche de son défunt père, Achéménide (Olivier Aubin), presque didactique, nous décrive par le menu ce que nous ne pouvons voir, nous plongeant soudain dans une sorte de cours magistral sur les enfers.

Outre la qualité de la mise en scène, on ne saurait trop vanter la direction d'acteurs. Kemeid est sans conteste parvenu à tirer le meilleur des comédiens talentueux dont il s'est entouré. Tous passent avec une grande aisance du dialogue à la narration, et jonglent avec les différents personnages sans jamais perdre de leur vérité. Marie-Josée Bastien, en prostituée criarde ou en veuve assoiffée de vengeance, et Johanne Haberlin, en compagne abandonnée, sont particulièrement remarquables.

« On n'arrête pas la mer avec les bras »

« Je sais que votre but votre seul but/ C'est de nous décourager à tout jamais de pénétrer sur vos terres/ Mais je dois vous dire une chose/ C'est impossible vous n'y arriverez pas./ [...] Nous continuerons à nous déverser/ Nous déferlerons par vagues sur vos plages blanches et vous ne pourrez jamais arrêter ce flot/ Car on n'arrête pas la mer avec ses bras », affirme Éliissa (Johanne Haberlin) à l'agente d'immigration.

3. Olivier Kemeid, *L'Énéide*, inédit, 29 novembre 2007. Toutes les citations proviennent de ce tapuscrit.

L'ancrage dans l'actualité et le caractère politique de la pièce sont on ne peut plus clairs, ces paroles résonnant comme en écho à celles qui furent prononcées par Abdou Diouf en 1995, à l'occasion du 27^e sommet de l'Organisation de l'Unité Africaine. L'ancien président du Sénégal y déclara au quotidien français *Le Figaro* : « Vous risquez d'être envahis demain par des multitudes d'Africains qui, poussés par la misère, déferleront en masse sur les pays du Nord, et vous aurez beau faire des législations contre l'émigration, vous ne pourrez pas arrêter ce flot car on n'arrête pas la mer avec ses bras... » La pièce de Kemeid nous fait ainsi réfléchir à la notion fondamentale de nation, comme appropriation d'une partie de la planète, dont sont exclus ceux qui ne possèdent pas les bons papiers. D'ailleurs, eux-mêmes sont désespérément à la recherche d'une terre vierge où s'établir. Est-ce à dire que la cohabitation harmonieuse de plusieurs peuples n'est pas possible ? Que les étrangers seront toujours des étrangers ? C'est ce qu'affirme Achate sans équivoque lorsqu'il retrouve Énée, plusieurs mois après le naufrage de leur navire, installé avec Éliissa : « Et ton fils ?/ Tu crois qu'il va être heureux ici ?/ Un immigré il va rester un immigré toute sa vie ils ne le prendront jamais pour un des leurs. » Comme dans le récit de Virgile, Énée reprendra alors la route, abandonnant Éliissa/Didon pour se retrouver parqué dans un camp de réfugiés, avant de franchir en toute illégalité une frontière matérialisée par un double grillage surmonté de barbelés. Posant le pied sur une nouvelle terre, pas plus vierge que l'autre, il décidera enfin de s'y établir. Pourquoi a-t-il quitté Éliissa ? Pourquoi décide-t-il soudain qu'il est arrivé au bout de sa quête ? Le seul élément de réponse se trouve dans cette phrase : « C'est la paix que je demande/ C'est la paix que nous demandons tous./ Nous avons vu dans nos défaites assez de morts/ Nous avons parcouru assez de territoires dépeuplés par l'exil/ Nous ne voulons plus joncher les plaines de nos corps. » Soudain, il apparaît que le périple d'Énée était également intérieur, et que les mois d'exode lui ont permis d'abandonner sa colère et sa haine, condition nécessaire à la construction d'un avenir.

Il est heureux que la question de l'immigration, de plus en plus présente dans le discours politique et social, commence bel et bien à se faire une place dans la dramaturgie et sur la scène québécoise⁴. Il apparaît en effet bien utile que les artistes s'interrogent, et par là même nous invitent à réfléchir, sur le sens de la fraternité. Grâce à eux, peut-être réussissons-nous, comme Énée, à « laisser [notre] haine au pied des barbelés » ? **J**

4. Je pense notamment à *Bashir Lazhar* d'Evelyne de la Chenelière (Théâtre d'Aujourd'hui, 2007) et aux *Émigrés* de Slawomir Mrozek (Théâtre Deuxième Réalité, 2007).



L'Énéide, texte et mise en scène d'Olivier Kemeid, d'après Virgile. Spectacle des Trois Tristes Tigres, présenté à l'Espace Libre à l'automne 2007. Sur la photo : Eugénie Gaillard et Emmanuel Schwartz. Photo : Romain Fabre.